

Cette interview de Steve Houben a été réalisée par Olivier Sauveur dans le cadre des sessions Blue Noon chez Barricade asbl, le 14 octobre 2020.



Descendant de plusieurs générations de tanneurs et ensuite de musiciens, tu as baigné dans la musique dès ton enfance, elle est pour toi une véritable vocation. Mais quel autre métier aurais-tu imaginé faire ?

Je me rappelle que très jeune, je devais avoir sept ou huit ans, je voulais être horloger, tout ce qui est miniature, précision m'attirait. Je devais avoir vu un film, peut-être L'horloger de Saint Paul, je ne sais plus trop, mais cette envie est très vite passée pour faire place à la musique. Ma mère en jouait, mon père en écoutait et mon cousin Jacques Pelzer attendait que je grandisse pour m'initier au saxophone mais mes parents ne souhaitaient pas que je fréquente cet univers un peu particulier. J'y suis tout de même venu lorsque mon père est décédé dans un accident de voiture, j'avais alors dix-huit ans et je me suis rendu chez Jacques qui est alors devenu mon gourou.

Enfant, tu t'essayais à la musique sur le piano de tes parents avant d'apprendre la flûte et la musique classique à l'âge de 12 ans, quel est ton plus lointain souvenir en matière de jazz ?

Et bien c'est une bonne question, je pense qu'on ne me l'avait jamais posée auparavant. Mon père avait une clarinette que je lui chipais, je savais dans quelle armoire il la cachait et avec mon petit frère Henri qui est aussi professeur de sax, on imitait l'orchestre de Benny Goodman avec Lionel Hampton. Nous nous enfermions dans sa chambre, on écoutait le 78 tours avec le volume à fond et on jouait durant des heures, sans produire de son puisqu'on ne connaissait pas l'instrument. C'est étonnant, c'est la première fois que ce souvenir me revient !

Tu as toujours été un fervent défenseur du bebop et du jazz cool, mais tu t'es autorisé de nombreuses incartades en allant voir du côté du funk, de la fusion, des musiques classiques et des musiques du monde. Est-ce une simple question d'époque avec ses changements musicaux, l'envie de goûter à tout ou plutôt tes différentes rencontres qui t'ont guidées vers ces choix ?

Ça a été tout naturel pour moi. Je pense à une interview que j'ai lue sur Thelonious Monk où on lui demandait ce qu'il aimait comme musique et il a répondu : « *I like everything* ». Un autre journaliste lui rétorque : même le style New-Orleans ? Et Monk répondit : « *I said everything !* »

Le jazz est un véritable métissage musical, Monk a travaillé entre autres les musiques populaires brésiliennes qui ont des complexités harmoniques très présentes avec de nombreux changements d'accords.

Entre le saxophone et la flûte ton cœur balance. Lorsque tu joues aujourd'hui ou que tu composes, comment choisis-tu entre les deux instruments ?

Je ne compose pas beaucoup, c'est donc toujours l'extraction d'une pièce de musique, d'un thème et pour moi c'est toujours un accouchement non sans douleur. Lorsque j'ai une accroche, une idée générale, c'est souvent au piano que je la travaille parce que cela fonctionne tout de suite avec la flûte et le saxophone. Lorsque j'étais à Berklee dans les années septante, j'étais en écriture mais nous faisons surtout des arrangements. Je me souviendrai toujours de ma première écriture, nous étions cinq candidats qui devions réarranger un titre pour un petit bigband. Nous passions l'un après l'autre et j'étais le premier à jouer avec le groupe. Déjà fier de mon travail, je le fus encore plus après avoir écouté les quatre autres réalisations. Nous avions les mêmes consignes au niveau de l'harmonie et à part quelques notes, nos cinq travaux étaient semblables.

Aujourd'hui, généralement, lorsque que je termine une composition je n'en veux plus car j'y ai trop usé mon esprit, elle représente trop de questionnement pour ma part. Aujourd'hui je préfère jouer les compositions des autres mais inversement, j'apprécie que les autres jouent mes pièces, ça fait du bien !

Quelles ont été, et quelles sont aujourd'hui tes références en matière de flutistes et de saxophonistes ?

Au niveau du saxophone alto, Cannonball Adderley, Jackie McLean, Sonny Stitt, Art Pepper et concernant le ténor, bien évidemment Coltrane, Rollins, Don Byas, Dexter Gordon. Lee Konitz a aussi eu une grosse influence pour moi, même si cela ne s'entend pas dans mon jeu. Il était très prolifique et virtuose au départ, pour ensuite être plus lent et plus fort. C'est pour moi sa meilleure période, celle où il était le plus libre, celle de l'album *The real Lee Konitz* avec le titre *Straightaway*, que je peux encore aujourd'hui écouter comme j'écouterais Jean-Sébastien Bach !

Tu as joué dans toutes les formules, du duo au big band jusqu'à l'orchestre classique. Y en a-t-il une que tu affectionnes le plus ?

Le duo pour moi est très complexe. L'assise la plus classique est le trio piano, basse, batterie qui a suffisamment fait ses preuves, c'est la Ferrari quand ça marche. Chet Baker m'a dit un jour : plus tu ajoutes de musiciens dans un groupe, plus il risque d'y avoir de problème, un musicien peut représenter un problème, il a donc fini par jouer en trio, se libérant du guitariste. Sans la batterie ça marche aussi, il y a cette triangulation : soliste-harmoniste, le rythme est là de toute façon et le piano a des basses plus graves qui permettent des choses que la guitare ne sait pas faire et vice-versa. Concernant la formule duo, j'ai beaucoup aimé jouer avec Alain Pierre, il a de magnifiques compositions comme *L'étang des Iris* que nous jouions sur l'album *Dolce divertimento*. J'aime bien ce titre, c'est d'ailleurs le premier que j'ai intégré sur mon nouveau site qui, entre parenthèse, est toujours en construction.

Je t'ai entendu dire qu'il n'y a pas de progrès en art mais qu'il se décline sous différentes formes. Si tu avais pu choisir une période musicale, quelle époque choisirais-tu ?

Le bebop est peut-être un peu trop fufou pour moi, il m'a fallu du temps pour comprendre la folie que Dizzy Gillespie mettait dans sa musique et ce que cette énergie signifiait exactement, je préfère le post-bop. Je choisirais plutôt la période de Bach et ses fugues, une musique aux écritures contrapuntiques avec des voix. On peut avoir un accès à la jouissance avec un simple menuet, je peux l'écouter ou le jouer à n'importe quel moment de la journée.

Quel est le meilleur souvenir musical de ta carrière, un musicien, un concert, un voyage, une rencontre... ?

Question difficile, il y a eu tant de choses. Lorsque je suis allé la première fois à San Francisco en 1973, Chet Baker avait perdu les dents de devant dans un règlement de compte et de mon côté, je jouais de la flûte avec quelques blacks et leurs tambours sur le campus de l'université. Le bruit courait comme quoi Chet était en ville et qu'après avoir été pompiste, il rejouait dans un petit club, le dimanche. Je me suis renseigné et j'ai sauté dans le premier bus. A mon arrivée, j'ai vu pour la première fois l'océan pacifique, c'était à mes yeux digne d'un Corto Maltese. J'y ai découvert un petit club enfumé, aux fenêtres occultées dans lequel jouait Chet Baker en quartet. Je suis allé lui parler à l'entracte pour échanger avec lui quelques mots sur la Belgique, Jacques Pelzer et Jean-Louis Chautemps. Voyant que j'avais ma flûte, il me proposa de l'accompagner et me présenta au public comme musicien belge de passage, il devait y avoir une petite trentaine de personnes. Après avoir joué avec eux deux standards, je descends de scène comme prévu et à ma grande satisfaction, Chet m'a rappelé sur scène mais, trouvant que c'était déjà bien comme ça, je n'ai pas osé y retourner. J'étais déjà fier de pouvoir me dire que j'avais pu assurer et jouer avec Chet Baker jusqu'au jour où nous nous sommes croisés à Liège, en Roture, lors de l'une de ses tournées en Belgique, le remerciant à nouveau de son invitation, il m'a dit : *Steve, anytime, anywhere* !

L'occasion ne s'est malheureusement pas représentée car nous n'étions pas du même monde, ce monde de la nuit où tous les excès étaient présents, ce n'était pas mon truc. Cela me fait penser à l'époque où nous étions à Paris en 1968-69, les musiciens par manque d'argent

vivaient à plusieurs dans un appartement. Je dormais avec Jacques Pelzer dans le petit débarras glacial dans lequel Philly Joe Jones rangeait sa batterie, dans un lit minuscule déjà trop petit pour une personne. Il habitait dans le Passage d'Enfer et je me souviens de la présence d'Archie Shepp, Ornette Coleman, Don Cherry, c'était la période free et étonnamment Philly Joe Jones en jouait !